

Le Comte de Monte-Cristo

vu par Boris Moissard

La vengeance est un plat qui se mange froid, mais certains offensés l'assaisonnent avec un raffinement tel qu'ils l'élèvent au rang d'une gastronomie. Edmond Dantès, le héros du *Comte de Monte-Cristo*, est de ceux-là. On ne peut sans doute pas l'en approuver sans réserve du point de vue de la morale, mais on le comprend et on l'aime.

Jeune marin bon comme le pain et franc comme l'or, âme candide, fils modèle, amoureux plein de respect de la belle Mercédès qu'il s'apprête à épouser, il semblait promis au bonheur conjugal et à une brillante carrière dans la marine marchande, quand soudain tout s'écroule.

Du jour au lendemain, Edmond se voit précipiter dans un abîme de détresse et de ténèbres. Arrêté comme comploteur, il est enfermé au château d'If, la prison de Marseille, pour y croupir vraisemblablement jusqu'à la fin de ses jours. Sa faute ? Rien d'autre que de s'être attiré la jalousie de deux rivaux. Sa malchance ? Avoir affaire à un magistrat arriviste et malhonnête.

Mais, au bout de quatorze ans, Dantès s'évadera et rejaillira au grand jour, après complète métamorphose due aux enseignements qu'a pu lui prodiguer, avant de mourir, l'abbé Faria, mentor et compagnon de cachot. Sous diverses apparences – dont la plus marquante est celle d'un comte exotique au teint pâle et à l'étrange magnificence – l'ancien second du *Pharaon*, devenu homme en vue à Paris, va utiliser les moyens que lui procure le fabuleux trésor dont l'abbé Faria lui a livré le secret, pour mener à bien la mission qu'il s'est fixée comme but de son existence : châtier les trois misérables responsables de ses malheurs. Lesquels misérables ont entre-temps gravi tous les échelons de l'échelle sociale et de la respectabilité. Ils n'en tomberont que de plus haut...

Un des charmes du roman d'Alexandre Dumas – et qui lui donne aujourd'hui son reflet insolite – est de faire en quelque sorte l'apologie de la vengeance et de l'argent. Dans *Le Comte de Monte-Cristo*, le crime a rompu un équilibre universel que seul le châtement peut rétablir, et le châtement ne sera possible que grâce à cette immense fortune qui tient lieu au justicier de baguette magique, le plaçant au-dessus des lois et des institutions, et lui donnant des pouvoirs quasi divins.

La toute-puissance de Monte-Cristo fera le bonheur de quelques-uns et le malheur de certains autres qui le méritent, jusqu'à une grâce finale qui est moins l'effet d'un attendrissement éprouvé *in extremis* pour le banquier Danglars, qu'une monnaie d'échange.

En laissant la vie sauve au plus sinistre des trois coupables, Dantès rétablit un autre équilibre, très subtil, au profit de son protégé, Maximilien Morrel, jugé digne d'être sauvé du désespoir.

Le roman nous tient en haleine de bout en bout. Alexandre Dumas s'y montre un scénariste-dialoguiste hors pair, prodigieux conteur nouant et dénouant les cordons de quatre ou cinq intrigues simultanées et convergentes, et peintre extrêmement vivant de cette société française du milieu du XIX^e siècle qui est aux antipodes de la nôtre, car à la fois ultra policée et cyniquement ombrageuse, avec ses riches fiers de l'être et ses fils constamment prêts à mourir pour l'honneur des pères.

Le Comte de Monte-Cristo connu, dès sa parution en feuilleton, un énorme succès public. Avec *les Trois Mousquetaires* et *Vingt ans après*, il est le chef-d'œuvre qui assure à son auteur une place de choix au panthéon des romanciers passionnément lus par la postérité.